

LE  
JOURNAL  
UNIVERSEL,  
OU  
MEMOIRES

Pour servir à l'Histoire Civile, Politique, Ecclesiastique, & Littéraire  
du XVIII. Siècle.

---

*Tros, Rutulus ve suat, nullo discrimine habebo*

VIRGIL. Æneid LIB. X.

---

TOME IV.

J U I N 1744.



A L A H A Y E,  
Chez L. BERKOSKE, LE FILS.  
M. D. CC. XLIV.

214 JOURNAL UNIVERSEL,  
resemble guère au Portrait de Jean de Wub? Ce n'est pas là en effet celui que le Sçavant M. Burnet & les meilleurs Historiens nous ont donné de ce grand Homme à qui la République des *Provinces-Unies* a de si grandes obligations. Mais le Comte de Guiche, comme il nous l'apprend lui-même, étoit tout dévoué à la Maison d'Orange, à laquelle Jean de Wub n'étoit pas des plus favorables; & il y a apparence que c'est à ce contraste & à cette opposition de sentiments que l'on est redevable du Portrait ridicule qu'on vient de voir. Peut être doit-on attribuer à la même cause la description qu'il fait de la manière dont il dit que la République étoit alors gouvernée par les Régens dont il ne parle pas fort avantageusement. Au reste, si ce qu'il en dit est vrai, c'est une belle & utile instruction pour tous ceux qui sont appellez à l'Administration des Affaires.

MEMOIRES Pour servir à l'Histoire de l'Esprit & du Cœur, par M. le Marquis d'Argens, Chambellan

tan du Roi de Prusse, & Directeur de l'Academie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Berlin, & par Mademoiselle Cochois. A la Haye Chez P. De Hondt, 1744. Si l'on ne peut trop condamner & interdire la Lecture des Livres qui tendent a corrompre le Cœur & l'Esprit, on ne scauroit aussi trop recommander ceux qui sont propres a former l'un & l'autre. Tel est celui dont on vient de lire le titre, titre que les Auteurs ont parfaitement bien rempli. Sans parler du stile du Marquis d'Argens que le Public connoit déjà depuis long tems, sans parler de la justesse & de la solidité de ses Raisonnemens que l'on a déjà admirés & que l'on admire encore dans les autres Ouvrages de cet élégant Ecrivain, nous dirons que celui-ci nous découvre en lui deux nouvelles qualitez qui ne feront encore qu'augmenter l'estime que le Public a déjà pour lui. Ce sont celles d'excellent Moraliste & de sçavant Phisicien, deux parties de la Philosophie aux quelles les hommes devroient

vroient d'autant plus s'attacher, que de l'une dépend la tranquillité & le bonheur de leur vie, & que l'autre, en leur ornant l'Esprit, les met a portée de connoître les merveilles de la Nature, & leur apprend a en révéler le Divin Auteur.

QUANT au premier Article qui fait le premier sujet de ce Livre, le Marquis fait voir, dans ses *Reflexions sur les Passions*, qu'il en est beaucoup de Blâmables qui naissant des desirs dérégliez de l'Imagination ne peuvent aboutir a rien que de criminel. Telles sont l'Avarice, la Colere, l'Orgueil, la Vengeance; Mais il ajoute qu'il en est d'une autre espece qui étant oppoïées aux premieres portent au Bien, excitent a la Vertu, & contribuent beaucoup au Bonheur de la Societé Civile. La  
 „ source de toutes les Passions, soit  
 „ vertueuses, soit vicieuses, doit se  
 „ chercher, dit-il, dans l'Amour pro-  
 „ pre bien, ou mal, entendo. Deux  
 „ hommes sont Ambitieux; L'un fait  
 „ servir son Ambition a la Vertu,  
 „ l'autre au Vice. Ils ont pourtant le  
 „ mê-

„ me but qui est de se distinguer &  
 „ de s'élever au dessus de leurs é-  
 „ gaux. L'Amour propre agit dans  
 „ tous les deux ; Mais l'Amour  
 „ propre de l'un est conduit par la  
 „ Raison ; & l'Amour propre de l'au-  
 „ tre, par les préjugés & par un  
 „ Jugement peu solide ”.

C E Paragraphe, qui sert d'introduction aux Réflexions du Marquis, est suivi de treize autres où il examine en détail toutes les Passions, telles que l'Ambition, l'Amour, la Jaloufie, l'Avarice, la Prodigalité &c. Il en fait une peinture aussi élégante que vraie, & démontre qu'un Cœur qui veut être véritablement heureux doit faire tout ce qu'il peut pour s'en garantir. C'est ce qu'il assure en particulier de l'Ambition, la plus ordinaire de toutes les passions, tous les hommes cherchant à s'élever au dessus de leur état. „ Dès qu'on consulte, dit-il,  
 „ ses véritables intérêts, on banit  
 „ aussi-tôt toutes les idées d'Ambi-  
 „ tion. On se contente d'une for-  
 „ tune médiocre dans la quelle on

„ vit tranquille, & l'on fuit une vai-  
 „ ne gloire qui nous ôte pour tou-  
 „ jours le repos. Les Louanges  
 „ qu'on recherche avec tant d'avi-  
 „ dité ne peuvent jamais contenter  
 „ véritablement ; Mais la Vertu,  
 „ aimée pour elle-même, satisfait  
 „ entièrement & répand dans les  
 „ cœurs un charme secret, Les  
 „ Ambitieux, pour excuser leur  
 „ conduite, disent que l'Ambition  
 „ sert d'aiguillon à la Vertu, qu'el-  
 „ le la pique, la reveille & lui don-  
 „ ne un nouveau Lustre, La Ver-  
 „ tu n'a pas besoin d'un pareil aiguil-  
 „ lon. Elle fait le Bien sans égard  
 „ à la Gloire. Cet homme charita-  
 „ ble, qui assiste les malheureux,  
 „ n'attend pas, pour répandre sur  
 „ eux ses largesses, qu'on puisse  
 „ s'en apercevoir. Le Citoyen fi-  
 „ dèle sert son Prince, par ce qu'il  
 „ est de son devoir de le servir, &  
 „ non pas dans le dessein de faire  
 „ une fortune brillante...  
 „ IL est une certaine Am-  
 „ bition tempérée & conduite  
 „ par la Vertu à laquelle je donne  
 „ le

„ le nom de Veritable Gloire. Vou-  
 „ loir regner sur les hommes en les  
 „ rendant malheureux, c'est avoir  
 „ de l'Ambition : Aimer a gagner  
 „ les Cœurs & a les rendre heureux,  
 „ c'est allier a la Vertu l'idée de  
 „ la Veritable Gloire. L'Ambition  
 „ porte ordinairement son chât-  
 „ iment avec elle. Elle ne peut ja-  
 „ mais être entièrement satisfaite.  
 „ Le Courtisan, le Guerrier, l'Ec-  
 „ clesiastique, l'Homme de Robe  
 „ ont toujours dans leurs états quel-  
 „ que desir qu'ils ne peuvent con-  
 „ tenter & qui les tourmente. Qui-  
 „ conque ne sçait pas borner ses de-  
 „ sirs est le Jouet éternel des Capri-  
 „ ces de son Imagination. Com-  
 „ bien peu d'Hommes y a-t-il qui  
 „ sachent se contenter de leur for-  
 „ tune? Nous vivons dans un sie-  
 „ cle ou les Grands & les Petits  
 „ prouvent par leur conduite qu'ils  
 „ cherchent dans toutes les occasions  
 „ a sortir des regles que leur pres-  
 „ crit leur état.

MAIS ce n'est pas assez de con-  
 noître & de bien peindre les passions.

Ce n'est pas assez de conseiller aux hommes de ne s'y pas livrer. Ce n'est pas être habile Médecin que de ne sçavoir que discourir Doctement des Maladies. Il faut connoître & proposer des remèdes capables de les guérir. C'est ce que fait l'Amable Associée du Marquis, dans une Lettre qu'on trouve à la suite de ses *Réflexions*. „ Le plus „ efficace, dit-elle, pour surmon- „ ter la violence des Passions, & „ pour résister aux chagrins & à la „ douleur qu'elle cause, est la per- „ suasion des Points fondamentaux „ de la Religion Universelle, qui „ sont l'Existence de Dieu, & l'Im- „ mortalité de l'Ame. Sans la „ croyance de ces deux Véritez „ l'homme seul s'efforce vainement „ de surmonter ses passions. Tous „ ses efforts sont inutiles, ou ne „ produisent qu'un effet très léger”. Il est vrai que le moyen que Mademoiselle Cocbois propose ici est de quelque secours. Mais il en est un autre qui est encore bien plus, & même le seul infallible, qu'elle au-  
roit



roit ajouté sans doute si elle n'eut appréhendé qu'on ne lui eut reproché le ton Dévot. Et quel est ce secours? La grace de J. C.

TOUTES ces Matières Sérieuses sont égayées par un petit Roman galamment écrit qui se trouve à la suite. Comme cette Pièce est de Mademoiselle *Cocbois* dont nous avons déjà parlé ailleurs, il ne faut pas demander si elle est amusante & instructive. Ceux qui voudront s'en convaincre peuvent la lire dans le Livre même, ces sortes de pièces n'étant pas susceptibles d'une analyse qui en ôte ordinairement toutes les beautés.

A cette pièce d'amusement succède une matière bien plus intéressante. Ce sont des *Réflexions sur les douceurs de la Société.* „ Nous sommes nez pour vivre dans le Monde, dit le Marquis d'*Argens*. La Solitude est un état qui ne nous est point naturel. Les Hommes ne sçauroient se passer les uns des autres. Ils sont obligez d'avoir recours les uns aux autres pour

„prévenir une certaine inquiétude  
 „qui vient du vuide qu'ils sentent  
 „en eux. Les Misantropes, qui  
 „semblent détester le Commerce  
 „des Hommes, ne peuvent s'em-  
 „pêcher de chercher quelqu'un a-  
 „vec qui ils puissent épancher leur  
 „Bile”.

MAIS suffit-il de voir des hom-  
 mes, de s'entretenir avec eux, de  
 les fréquenter, pour goûter avec  
 eux les plaisirs de la bonne Société?  
 Non sans doute. Tous les jours  
 nous voyons des Hommes, nous  
 conversons, nous nous lions avec  
 eux, & nous n'en sommes pour ce-  
 la ni plus heureux ni plus contents.  
 Pourquoi? C'est que les Caractères  
 de la plupart ne nous conviennent  
 point. Ce n'est point dans la Multi-  
 tude; ce n'est point dans la Cohue que  
 se trouvent les douceurs de la bon-  
 ne Société; c'est dans le choix que  
 l'on sçait faire de quelques person-  
 nes aimables & en petit nombre.  
 „Quand on a été assez heureux,  
 „dit le Marquis, pour jouir d'un  
 „pareil bonheur, il est impossible  
 „de

„ de pouvoir s'en passer. Dès qu'il  
 „ nous est ravi , nous languissons.  
 „ Nous nous apercevons sans-cesse  
 „ qu'il manque quelque chose à  
 „ notre satisfaction , nous tachons  
 „ inutilement d'y suppléer. Rien ne  
 „ peut nous dédomager du deffaut  
 „ de la bonne Société. C'est , a-  
 „ près la Vertu , & le témoignage  
 „ d'une bonne Conscience, le plus  
 „ grand de tous les Biens. Elle as-  
 „ saïsonne tous les plaisirs ; elle les  
 „ fait valoir ; elle les épure ; elle en  
 „ ôte ce qu'ils peuvent avoir de  
 „ Vicieux & de bruyant , sans rien  
 „ diminuer de leur vivacité. J'o-  
 „ serai dire une chose que ceux qui  
 „ ont goutté de la bonne & de la  
 „ mauvaise Société ne trouveront  
 „ pas extraordinaire. Un homme  
 „ aimable ne vit qu'autant qu'il vit  
 „ dans une bonne Société. Partout  
 „ ailleurs il est dans un état de Lan-  
 „ gueur & d'ennui qui tient de la  
 „ Léthargie.

Ou la trouver cette Société char-  
 mante ? Est ce parmi les Grands ?  
 Non , dit le Marquis. „ La Vani-

„ té dont ils sont pétris y est Dia-  
 „ métralement opposée. Ils pensent  
 „ être seuls parfaits. Ils se persua-  
 „ dent que l'Esprit & le Génie sont  
 „ des apanages inséparables de leur  
 „ naissance. A peine accordent-ils  
 „ au commun des hommes quel-  
 „ ques foibles talents. Un peu de  
 „ Réflexion les guériroit de leur  
 „ Erreur. Les *Corneilles* & les *Ru-*  
 „ *cines*, les *Descartes* & les *Gassen-*  
 „ *dis*, les *Montagnes* & les *Bailes*,  
 „ les *Le Brun* & les *Le Sueurs*, les  
 „ *Pujets* & les *Girardons*, les *Lulis*  
 „ & les *Campras*, n'étoient ni Prin-  
 „ ces ni Ducs. Ce que nous a-  
 „ vons de meilleur pour le Cœur &  
 „ & pour l'Esprit, pour les Yeux &  
 „ les Oreilles n'est point sorti du  
 „ sein de la Grandeur . . . . Ce  
 „ qu'on nomme communément,  
 „ Sociétez de plaisir chez les  
 „ Grands, doit être apellé parties de  
 „ débauche. On y boit avec ex-  
 „ cès, on n'y garde aucune mode-  
 „ ration ni dans les Discours ni dans  
 „ les actions. Est ce là de quoi  
 „ contenter l'Esprit & le Cœur ?  
 „ Le

„ Le premier se gâte; le second se  
 „ perd”. Quels sont donc les ca-  
 ractères & les qualitez requises pour  
 la bonne Société? Celles qui ne se  
 trouvent jamais, ou du moins très  
 rarement, chez les Grands, Telles  
 que sont la Douceur, la Com-  
 plaisance, l'Egalité d'humeur. „ Il  
 „ faut, dit notre aimable Auteur,  
 „ se résoudre a essuyer dans la bon-  
 „ ne Société bien des petites genes  
 „ dont on est bien récompensé. Il  
 „ y a des attentions; il y a des  
 „ Bienscéances; il y a des prevoyan-  
 „ ces dont la familiarité ne dispen-  
 „ se point. Ce seroit introduire  
 „ dans la Société une Licence qui  
 „ dégénéreroit en grossièreté & en  
 „ Rusticité si l'on s'affranchissoit de  
 „ ces Bienscéances nécessaires.

ENFIN une Longue & Curieuse  
 Dissertation sur le Feu, sur la Lu-  
 miere, sur les Couleurs, & sur le  
 Son, termine ce Livre. Comme l'A-  
 nalise de cette partie nous meneroit  
 trop loin, nous renvoyons les Lec-  
 teurs la Dissertation même, & pas-  
 serons a un autre Ouvrage qui ne